

PLEINS FEUX SUR LA MORT DE JÉSUS

*Richard Bergeron**

« Le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures », ainsi s'exprime l'une des plus anciennes confessions de foi chrétienne (1 Co., 15 ; 3). Cette confession de foi met en relief le caractère salvifique de la mort de Jésus. Dans l'événement brutal du meurtre d'un innocent — du Juste — Dieu accomplit le grand geste du salut. La foi en la résurrection de Jésus n'émousse pas les aspérités de la croix ni le scandale qu'elle représente. La croix du ressuscité reste toujours la croix du crucifié. Et la croix du crucifié est toujours l'élément non-religieux de la foi chrétienne. La résurrection ne décape pas la croix du scandale qui lui est inhérent : la mort violente de Jésus est et sera toujours l'exécution d'un innocent. L'idée d'un salut opéré dans un instrument de supplice ne fait qu'ajouter au scandale l'idée de folie. Le scandale devient le lieu du salut. Quelle folie !

Les images traditionnelles

Les premiers chrétiens n'avaient pas à insister sur le caractère événementiel de la mort violente de Jésus. Ils étaient si près des faits. Ils avaient toujours devant les yeux l'image du crucifié haletant et son « grand cri » inarticulé résonnait toujours à leurs oreilles. Aussi se sont-ils davantage attachés à dégager la portée salvifique de la mort de Jésus. Pour eux cette mort était « selon les Écritures » : elle faisait partie de l'histoire du salut et correspondait au bon vouloir divin.

* Professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal.

Des thématiques culturellement conditionnées

Pour saisir le caractère sauveur de la croix, la communauté primitive a puisé dans son réservoir d'expériences socio-religieuses. Les premiers chrétiens ont appliqué à la croix la catégorie de l'alliance : en Jésus crucifié, Dieu concluait une alliance nouvelle (*Mc*, 19 : 24 ; cf. *Ex.*, 24 : 8). En référence à l'exode, ils ont parlé en terme de rédemption : sur la croix Dieu s'était manifesté comme celui qui sauve de la servitude du péché et de la mort (*Ac.*, 4 : 12 ; *Rm.*, 10 : 1). Ils ont utilisé la catégorie de sacrifice (*He*) par lequel le péché est pardonné ; cela les a conduits à l'idée d'expiation et même de substitution : Jésus est celui qui porte nos péchés et les expie dans son sang (*He*). Toujours sous l'impulsion de l'expérience religieuse d'Israël, les premiers chrétiens font appel aux catégories de sanctification et de justification pour essayer de dégager le sens anthropologique de la mort de Jésus (*Rm.*, 6 : 16 ; 1 *Co.*, 1 : 30).

L'expérience socio-politique va aussi servir de lieu herméneutique à la croix de Jésus. Le salut opéré par Jésus sera compris dans un cadre juridique : le jugement de Dieu qui se réalise dans la croix est un procès où Jésus se fait l'avocat de la défense contre Satan, l'accusateur (*Rm.*, 8 : 34 ; *Jn*, 14 : 16). L'expérience du rachat des esclaves, moyennant rançon, servira également d'analogie : Jésus a donné sa vie en rançon (*Mc*, 10 : 45 ; 1 *Tm.*, 2 : 6), c'est-à-dire qu'il nous a délivrés de l'esclavage spirituel. Dans la foulée de cette image, les Pères — cherchant à savoir à qui la rançon avait été payée, — ont parlé de « dette due aux péchés », « de dette due à satan ».

L'expérience quotidienne a servi également de lieu herméneutique. Ainsi la réconciliation après une dispute a fourni une grille interprétative : dans la mort de Jésus, Dieu nous a réconciliés avec lui (*Rm.*, 5 : 10 ; *Col.*, 2 : 20 ; 2 *Col.*, 5 : 18-21) et il nous a réconciliés les uns avec les autres (*Rm.*, 11 : 15). Enfin l'expérience de l'aliénation existentielle — telle qu'exprimée dans l'antiquité en terme de domination des « puissances » — a été utilisée pour dégager la portée sacrificielle de la croix : Jésus nous a libérés de Satan, du Prince de ce monde, des puissances célestes qui gouvernent la destinée humaine (1 *Co.*, 15 : 24 ; *Rm.*, 8 : 38 ; 1 *Jn*, 3 : 8).

Des images aseptisées

Le drame de la théologie, plus particulièrement de la théologie populaire et de l'homélitique, a été de considérer comme un

en-soi théologique chacune de ces représentations et de les couper de leur enracinement socio-religieux. Décapées de l'expérience qui avait servi de point de départ à la réflexion, les différentes interprétations sotériologiques de la mort de Jésus sont devenues des catégories théologiques abstraites et incompréhensibles. On assiste alors à une chosification théologique de plus en plus hermétique, commandée par des notions sans référence à l'expérience humaine. Le discours sur la mort salvifique devient une idéologie hermétique et objectivante.

Pour se libérer de ce discours non-signifiant, bien des chrétiens aujourd'hui se laissent séduire par des interprétations philosophiques et gnostiques de la croix. La croix devient alors le symbole cosmique de la limitation de toute chose et de l'harmonie universelle ou encore, le paradigme du mystère de l'homme dont la dimension horizontale (humanité) croise la dimension verticale (divinité) pour accomplir la réalisation divine. Ou encore, la croix est le symbole de l'esprit crucifié sur la matière et le schème immuable de la compréhension de l'histoire. Ainsi la croix devient un « vendredi-saint spéculatif ». Elle est plus ou moins vidée de sa densité historique au profit de sa valeur symbolique. C'est uniquement en tant que symbole qu'elle est source de lumière. Ces différentes formes de dépassement philosophique de la théologie libèrent certes des formulations « dogmatiques » atrophiées, mais elle vide la croix de son mystère et de son scandale.

La christologie actuelle tente de contrer ces tentatives d'explication philosophico-gnostique et de dépasser les impasses et les apories de la théologie traditionnelle, d'une part par un retour au Jésus historique et d'autre part par un appel à l'expérience de l'homme contemporain.

De la vie à la mort

Seule, la vie de Jésus fournit la clé d'interprétation de sa mort violente. Cette mort a été la conséquence immédiate de sa vie, c'est-à-dire de ses options, de ses attitudes et de ses actions. Plus que le fruit de son ministère, la mort de Jésus est l'acte ultime de sa vie. Dans cet acte, Jésus pousse à l'extrême sa fidélité au Père et à lui-même et il s'accomplit comme serviteur obéissant. La croix est à la fois le lieu du refus absolu de l'empire des hommes et du mal et celui de l'ouverture sans réserve au Règne de Dieu. À mesure que Jésus s'en va, le Règne vient en lui. La croix de Jésus

est l'événement vers lequel l'histoire de sa vie est orientée et dans laquelle elle trouve son accomplissement. Cela signifie d'une part que tous les événements de la vie de Jésus reçoivent, par la mort, leur sens ultime et, d'autre part, que cette mort elle-même reçoit sa signification de l'ensemble des faits qui tissent la trame de sa vie. Il y a une herméneutique réciproque qui va de la vie de Jésus à sa mort et de sa mort à sa vie.

Une vie choquante

Nous ne retenons ici qu'un de ces deux moments herméneutiques : nous tâchons de comprendre la mort de Jésus à la lumière de sa vie. La vie publique de Jésus a duré entre 20 à 36 mois. Cette courte vie est vite devenue insupportable aux yeux des détenteurs du pouvoir, tant civil que religieux. Jésus parlait trop, et de choses qu'il ignorait, cet ignare de Nazareth ; il se réclamait d'un Dieu pervers ; il sabotait la loi et la religion par ses comportements inédits sinon loufoques. La vertu en rougissait, le bon sens en était choqué, la saine théologie s'en offusquait et la sainte prudence des autorités s'en impatientait.

Cette indignation généralisée jaillit certes des attitudes et des paroles de Jésus, mais bien davantage de la prétention que Jésus manifeste en elles. Jésus prétend que le Règne final de Dieu s'anticipe dans sa vie. Le futur de Dieu vient par lui. Cette prétention lui confère une autorité sans pareil. Cette autorité s'exprime dans ses paroles et dans ses miracles, dans son attitude de liberté par rapport à la loi et à la religion, dans sa prétention de connaître la volonté de Dieu d'une façon immédiate et de la réaliser dans des actions qui pourtant contreviennent à la loi. L'autorité de Jésus s'exprime encore dans sa « commensalité » avec les pécheurs et la solidarité avec les « maganés ».

La prétention de Jésus était insupportable aux yeux des personnes vertueuses, des honnêtes gens et des théologiens, ainsi que des autorités religieuses et politiques. Jésus se réclamait de Dieu qu'il appelait son Père. Et il osait en appeler à son Dieu contre le Dieu de la religion juive ; il osait en appeler à la volonté de son Dieu contre la loi qui était pourtant le lieu d'expression incontesté de la volonté divine ; il osait en appeler au pardon de son Dieu pour les pécheurs contre la théologie officielle de la rétribution ; il osait en appeler à la justice et à la sollicitude de son Dieu contre la justice selon la loi des pharisiens.

Un parti pris pour l'humain

Au fond, Jésus a tout simplement pris parti pour l'homme, contre la religion, l'argent, le pouvoir, le savoir et la loi dans la mesure où ces réalités s'érigent en idôles. Elles deviennent alors des appareils de répression, d'exploitation et de domination. Les structures idolâtres — et toute structure tend à le devenir — sont aliénantes pour ceux qui en sont victimes et déshumanisantes pour ceux qui les détiennent. Jésus n'a fait que redonner aux structures socio-religieuses leur portée anthropologique. Ce faisant, il a dérangé, bousculé tous ceux qui tiraient profit de l'ordre établi. Mais on ne touche pas impunément aux structures ; on ne renverse pas impunément l'ordre des valeurs en se solidarissant avec les pauvres ; on ne met pas impunément la théologie en question ; on ne prétend pas impunément que le sabbath est pour l'homme... Tout cela doit se payer.

Le Dieu de la grâce

La mort violente de Jésus nous apparaît fondamentalement comme l'issue fatale d'un conflit mortel entre deux conceptions de Dieu et de son action dans l'histoire. Que Jésus ait été Messie, passe encore ! Mais que le Règne de Dieu vienne dans cet humble Nazaréen entouré d'ignorants, de malades, de pauvres, de pécheurs et de laissés pour compte, en un mot « de cette racaille de gens maudits qui ignorent la loi » (*Jn*, 7 : 49). Non, vraiment c'en était trop ! Ce n'est pas ainsi que devait venir le Règne, mais dans la puissance et dans la gloire.

Pour Jésus cependant, le Règne vient parce que les malades sont guéris et que la bonne nouvelle est proclamée aux pauvres. Les pécheurs sont admis à la table du Règne avec les publicains et les prostituées. Les petites gens, les « maganés » ont droit à la parole d'espérance. Ce sont eux qui sont les premiers bénéficiaires de ce Règne puissant qui vient dans le secret, la faiblesse, l'obscurité. « Je te bénis, Père, d'avoir caché ces choses aux sages et aux habiles et de les avoir révélées aux tout-petits » (*Mt.*, 11 : 25).

Les sages et les habiles ne le lui pardonneront pas. À leur yeux Jésus ne peut être que faux Christ, qu'un antéchrist. Il sera traité de fou par sa parenté et dénoncé comme blasphémateur, faux prophète, possédé du démon par la caste des prêtres et des théologiens et les observateurs de la loi. C'est au nom de Dieu, de leur Dieu que les représentants de la religion juive ont rejeté Jésus et le Dieu dont il se réclamait.

La sécurité nationale en péril

Par ailleurs, Jésus a été exécuté par les autorités romaines qui lui ont infligé le supplice des séditieux et des esclaves fugitifs. Il s'est donc agi d'une exécution politique. Cette exécution n'est-elle qu'une malheureuse méprise scellant par une fin politique la vie a-politique de Jésus ? N'est-elle pas plutôt la conséquence logique de son ministère qui, depuis les débuts, doit être compris en terme politique ?

Pour les Romains des années 60, le mot « juif » était devenu pratiquement synonyme de zélate. Les Romains, qui savaient très bien que le christianisme était issu du judaïsme, avaient tendance à identifier les chrétiens aux zélateurs juifs. Pour protéger les chrétiens contre les sévices et les persécutions des Romains, les auteurs du Nouveau Testament avaient un intérêt apologétique à peindre Jésus comme une figure a-politique, presque comme un pacifiste pro-romain. C'est cette tendance qui rend impossible de porter un jugement historique sur les vraies raisons de la crucifixion, bien que cette crucifixion ait été politique de toute évidence. Cela ne veut pas dire que le Jésus des Évangiles soit sans signification politiques ; cela signifie seulement que les Évangiles ont enlevé de la vie de Jésus tous les éléments qui auraient pu paraître inacceptables aux Romains, et cela afin d'éviter les persécutions.

Bien des auteurs se sont attachés à discriminer dans les Évangiles les éléments qui peuvent favoriser une interprétation zélate de la vie de Jésus et les éléments qui distinguent Jésus du zélotisme. Pour intéressante qu'elle soit, cette démarche ne va pas au fond de la question. Il s'agit de poser la dimension politique de l'événement Jésus à partir de cette réalité fondamentale : dans l'antiquité, la religion et l'état forment une unité indissociable. Le bien-être de l'état dépendait des dieux de l'état. Et le culte aux dieux faisait partie des vertus.

L'attitude de Jésus, sa proclamation du Règne, sa solidarité avec les « maganés », sa critique du pouvoir, ses relations avec les zélateurs, les rassemblements qu'il provoquait, ses relations avec Jean-Baptiste exécuté pour motifs politiques, tout cela faisait de Jésus un suspect politique. Que, dans cette Galilée de soulèvement, les chefs politiques aient jaugé Jésus aux critères de la sécurité nationale et de l'ordre établi, n'était-ce pas le propre d'une autorité responsable ? Oui, Jésus représentait une menace à la fragile *Pax Romana* en Palestine.

Or cette *Pax* était garantie par la puissance militaire certes, mais davantage par la religion, car c'est elle qui conférait à l'ordre établi ses légitimations ultimes et donnait aux institutions civiles leur densité ontologique. La référence aux dieux fondait l'ordre socio-politique. C'est au nom des dieux de l'Empire, garants de l'ordre établi et de la sécurité nationale que Jésus fût crucifié comme agitateur politique, « soulevant le peuple » (*Lc*, 23 : 5) et mettant le trouble dans la nation, empêchant de « payer le tribut à César » (*Lc*, 23 : 2). Si ça devait continuer, pensaient les grands-prêtres et les pharisiens, « les Romains interviendront et ils détruiront et notre saint lieu et notre nation » (*Jn*, 11 : 48).

Résumons. La vie de Jésus est le lieu herméneutique fondamental où la croix reçoit son premier niveau d'interprétation. La croix nous apparaît alors 1) comme le fruit d'un conflit mortel entre deux notions de Dieu : le Père de Jésus est condamné par le Dieu des Juifs ; 2) comme l'issue fatale d'un antagonisme profond entre deux conceptions de salut, le salut par la grâce ou la justice par la loi : « nous avons une loi et selon notre loi il doit mourir » (*Jn*, 19 : 7) ; 3) comme le résultat d'une sourde opposition entre le pouvoir civil et le Règne de Dieu : « il faut qu'un seul homme meurt pour le peuple et que la nation ne périclite pas tout entière » (*Jn*, 11 : 50). La mort de Jésus donne donc raison au Dieu des Juifs, à la Loi et au pouvoir politique. Elle signe l'échec de Jésus et la défaite de son Dieu.

De la mort à la vie

La résurrection est le second lieu herméneutique à partir duquel il faut comprendre la mort de Jésus. La résurrection est l'acte eschatologique dans lequel Dieu, le Père, déploie sa puissance créatrice en faveur de Jésus. Jésus est alors établi Fils de Dieu en puissance (*Rm.*, 1 : 4) ; il est accompli comme Christ et Seigneur (*Ac.*, 2 : 36) ; il est fait principe de salut éternel pour ceux qui lui obéissent. Accomplissement de Jésus dans son être divin et dans sa fonction messianique, la résurrection apparaît comme la confirmation de sa prétention et de sa vie : elle réhabilite Jésus, lui donne raison, renverse le jugement des hommes. Éclairée par la résurrection, la croix n'apparaît plus comme le Jugement des hommes : elle est l'heure de Jésus et l'heure de son Dieu. Dans la condamnation que les hommes portent sur Jésus s'accomplit le jugement de Dieu sur les hommes. Dans la croix, les

hommes se jugent et se condamnent comme ennemis de Dieu et de l'homme.

Trois lignes d'interprétation sotériologique peuvent se dégager de cette vision de la mort et de la résurrection. Dans une ligne théologique, la mort violente de Jésus apparaît comme le lieu privilégié de la *révélation de Dieu*. Dans une perspective anthropologique, la croix de Jésus est la voie vers la *réalisation de l'humain intégral*. Et au niveau socio-politique, le Crucifié est l'instance de *libération des pouvoirs asservissants*. La christologie actuelle réfléchit à la mort de Jésus dans cette triple perspective.

Révélation de Dieu

La mort violente de Jésus est le lieu où s'accomplit le procès de Dieu. Ici tous les dieux se sont ligüés contre l'homme : le dieu des théologiens et des prêtres, le dieu de la loi et de la vertu, les dieux de la religion et de l'ordre établi. Dans l'aventure du Crucifié-ressuscité tous les dieux se révèlent homicides. Ce sont des Moloch qui dévorent les enfants des hommes. Que de guerres saintes, que de croisades menées...au nom de Dieu ! Que d'intelligences muselées et de consciences brisées...au nom de Dieu ! Que d'existences atrophiées et de peuples écrasés...au nom de Dieu !

Le Dieu qui se révèle dans le Crucifié-ressuscité dépasse toutes les représentations humaines de la divinité. Dans la croix de Jésus ne se trouve aucun modèle de projection religieuse. Toutes les représentations humaines de Dieu s'effritent au contact de ce Dieu du Crucifié qui se révèle *Sub contrario*, c'est-à-dire dans l'humanité, l'impuissance, la souffrance, dans le contraire de ce que les hommes imaginent être le divin. Dans la croix, la foi apparaît comme non-désir, refus de volonté de puissance et liberté absolue. Le Dieu qui s'y « épiphanie » n'est pas une menace pour l'homme ; au contraire il le libère de toutes les divinités grimaçantes. Cette première ligne herméneutique conduit à poser la question du yahvisme, du théisme, du déisme et même de l'athéisme pour déboucher sur une théologie du souffrir de Dieu et sur une théologie de la kénose.

Accomplissement de-l'humain

L'existence humaine est une existence sous la loi : loi du péché et de la mort, loi morale et religieuse, loi naturelle et civile. La loi qui se doit d'être au service de la vie finit toujours par la tuer. Elle tend immanquablement à circonscrire, jusque dans le détail, l'ensemble de la pratique et de la vie. Elle s'érige en idôle et

assujettit les gens. La loi — toute loi — tue, comme elle a tué Jésus.

La mort violente de Jésus au nom de la loi nous affranchit de la Loi. Dans la croix, la loi s'est révélée meurtrière ; elle s'est entièrement disqualifiée dans sa prétention à être source et instrument de vie. Et la justice que donne la loi s'est manifestée comme injustice radicale. La loi n'est pas le chemin de la vie, de la sainteté, de la plénitude. On ne cueille pas l'humain intégral sur l'arbre de la loi, mais sur l'arbre de la croix dont le fruit s'appelle liberté.

Vous avez été libérés de la loi, ne cesse de dire Paul. Vous êtes libres grâce à l'Esprit qui a manifesté sa puissance de liberté dans le Crucifié. Libres de toute aliénation et esclavage, libres de la peur existentielle, des démons et des autres esprits qui asservissent les hommes, libres des déterminismes de toutes sortes (astrologiques, démoniques, sociologiques, etc.). Libre non pour le libertinage, mais pour l'amour fraternel et la responsabilité, libres pour faire le bien et pour construire la communauté. La mort violente du Christ met fin à la peur qui est le pire ennemi de la liberté. Gardez-vous de retomber dans l'esclavage, écrit Paul. La seule loi, c'est l'Esprit de liberté. « Parlez et agissez en hommes appelés à être jugés d'après la loi de la liberté » (*Jc.*, 2 : 12). Ainsi se trouve dégagée dans une ligne d'autonomie, de liberté et de réalisation humaine, toute une interprétation de la mort violente de Jésus. Cette seconde ligne herméneutique qui vient à la rencontre de l'expérience de l'aliénation existentielle et de la recherche de la réalisation de soi s'épanouit en une anthropologie théologique où les notions fondamentales de grâce, de péché, de pouvoirs démoniaques, etc. sont démythologisées et resituées dans une perspective existentielle (ou psychologique ou conscientielle).

Libération socio-politique

Jésus est exécuté par le pouvoir politique. Sa crucifixion disqualifie le pouvoir politique qui s'arrogé le droit de vie et de mort, qui fait sentir son pouvoir oppressif tout en se faisant passer pour bienfaiteur, qui sacrifie l'individu au projet étatique ou à la sécurité nationale. Tout pouvoir qui ne donne pas priorité aux pauvres, aux petits, aux maganés est incompatible avec le Règne et se trouve condamné par le Dieu du Crucifié dont la justice eschatologique s'exerce en faveur des sans-pouvoir, des sans-avoir, des sans-savoir.

Dans la croix de Jésus, Dieu se révèle comme le Dieu des pauvres, des rejetés, des abandonnés, alors que les structures socio-politiques favorisent toujours les puissants, les riches et les repus. La société est telle qu'elle ne récompense que ceux qui réussissent. Tous les autres sont laissés pour compte. On enlève à ceux qui n'ont pas pour donner à ceux qui sont dans l'abondance. Cela est vrai au niveau national, mais bien davantage au plan international. Les pays riches exploitent les nations pauvres où une poignée de richissimes sucent le sang du peuple. Et cet ordre — mieux ce désordre — mondial est maintenu par une machine de guerre colossale qui dévore le pain des pauvres.

Cette situation de violence est dénoncée absolument par le Crucifié-ressuscité. En regardant la croix, les pauvres y découvrent un Dieu qui ne les violente pas, un Dieu qui est descendu avec eux aux enfers. En voyant dans l'Innocent crucifié le Fils bien-aimé du Père, ils se découvrent une nouvelle identité : ils sont autres que ce que le pouvoir et l'injustice ont fait d'eux. Ils sont bien autre chose que les rebuts d'une croissance économique qui détruit tout sur son passage ; ils sont bien autre chose que ce que les tyrans ont fait d'eux : des esclaves, des exploités, des « maganés ». Ils découvrent leur dignité d'homme et de femme. Cette prise de conscience de leur identité à la lumière de la croix devient un dynamisme de transformation sociale et une source de courage personnel.

Cette troisième ligne herméneutique qui vient à la rencontre de l'injustice inouïe du monde actuel a été articulée dans les différentes théologies de la libération (théologie politique, théologie de la révolution).

Pour conclure, disons que la mort de Jésus doit toujours être comprise à partir d'au moins trois lieux herméneutiques fondamentaux : la vie de Jésus, sa résurrection et l'expérience humaine. C'est ce que les premiers chrétiens ont fait ; c'est ce que la théologie tente de faire aujourd'hui. Quand la situation historique et les références de l'homme changent, les thématiques et les symboles jadis signifiants perdent petit à petit leur pertinence. De nouvelles images font alors surface. Les symboles utilisés par le Nouveau Testament pour parler de la mort salvifique de Jésus demeurent toujours des guides sûrs et des références autorisées, à condition toutefois d'éviter le fondamentalisme et de les replonger dans leur contexte historique.